

—Tout ce que vous avez dit est bien, monsieur Lucien, crut devoir répondre Mme Dufour. Quant à la personne dont vous parlez, puisqu'elle vous connaît depuis longtemps, je crois qu'elle ne saurait avoir aucun motif sérieux pour refuser d'être votre femme etc. . .

—Est-ce aussi votre avis, mademoiselle Aline ? demanda Lucien.

—Tout à fait, monsieur Lucien, et je ne pense pas qu'elle ait jamais à se repentir de porter votre nom.

—Je vous remercie l'une et l'autre de la bonne opinion que vous avez de moi, et bientôt, je l'espère, je serai à même de vous en demander la meilleure preuve.

Quand le jeune homme quitta les dames Dufour, ce fut après avoir obtenu la permission de revenir bientôt : ce qu'il fit.

Au bout de quelques jours, il annonça qu'il allait probablement obtenir un petit emploi de teneur de livres dans une maison de commerce, qui lui prendrait une heure par jour et lui serait payé mille francs par an.

—On doit me rendre réponse jeudi, ajouta-t-il, et si, comme je l'espère, cette réponse est favorable, je viendrai immédiatement vous en faire part, en même temps, solliciter la faveur vous adresser une demande que je ne puis charger aucun parent de faire en mon nom, puisque je suis seul au monde.

Dès la première ouverture qu'avait faite Lucien, Mme Dufour s'était aussitôt après le départ du jeune homme, jetée dans les bras de sa fille.

—Eh bien ! ma chère enfant, que penses-tu de tout ceci ?

—Dame ! maman, il me semble que c'est de moi dont M. Lucien a voulu parler.

—Parbleu ! il t'aime, cela est évident, mais toi, ma chère enfant, serais-tu aise de devenir sa femme ?

—Puisqu'il paraît qu'il est maintenant tout à fait rangé.

—Oh ! je n'en doute pas, et la meilleure preuve qu'il puisse en donner, c'est le désir qu'il a de se marier.

—Certes.

—Mais quelle aventure ! . . . Je m'attendais si peu qu'il songeât maintenant à toi.

—Je suis donc laide pour que tu sois si surprise ?

—Oh ! Aline, que dis-tu là, méchante enfant ! fit Mme Dufour en l'embrassant de nouveau. . . Ce qui me surprend, c'est que, depuis cinq ou six ans déjà, il ne t'ait pas demandée, et voyant le temps passer, je croyais que. . .

—Enfin, maman, il n'y a encore rien de fait, et qui sait ! M. Lucien a peut-être voulu parler d'une autre personne. . .

—Veux-tu bien te taire ! Est-ce qu'une mère se trompe à ce point ?

La dernière visite de Lucien était venue enlever tout vestige de doute dans l'esprit d'Aline, elle n'attendait plus que la demande officielle de sa main.

Or, ce fut justement le jour où le jeune homme devait venir pour faire cette demande, que Mlle Dufour entendit parler de lui chez la mère de son élève.

Nous avons dit l'impression qu'elle avait ressentie.

Reprenons notre récit au moment où elle déclara qu'elle ne voulait plus entendre parler de Lucien.

En vain sa mère essaya de la questionner, elle observa un mutisme absolu.

—Mais enfin, qu'as-tu à lui reprocher ?

—Rien, répondait-elle d'une voix sourde.

—Par grâce, dis-moi ce que tu as appris sur lui ?

—Non, nul ne le saura jamais.

—Pas même ta mère ?

—Pas même ma mère.

L'heure du dîner était venue, Aline refusa de prendre place.

On sonna.

C'était Lucien.

—Chère madame, j'ai réussi ! s'écria-t-il.

Mais, soudain, il remarqua l'air consterné des deux femmes.

—Oh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

—Hélas ! fit Mme Dufour, en fondant en larmes, je ne sais ce qui est arrivé à Aline : depuis qu'elle est revenue de donner sa leçon, elle est dans l'état où vous la voyez, elle ne parle pas, elle est comme anéantie.

—Mademoiselle Aline, au nom du ciel, qu'avez-vous ? dit à son tour Lucien.

—Laissez-moi, fit celle-ci.

—Mais, non pas : s'il vous est survenu quelque chagrin, je veux en prendre ma part.

—Ah ! c'est trop de bonté !

—Mais pourquoi ce regard sévère, cet air railleur, moi qui venais si heureux, si joyeux vous apprendre que rien ne s'oppose plus à ce que je vous nomme ma femme, et demander votre main à Mme votre mère.

—Oui, reprit Aline, avec un sourire écrasant de mépris. . . vous avez trouvé le moyen de gagner de l'argent en dehors de appointements, n'est-ce pas ?

—Oui, une tenue de livres !

—Ah ! ah ! une tenue de livres, cela est fort bien trouvé. Eh bien monsieur, gardez-le, cet argent, c'est grâce à lui, n'est-ce pas, que vous espériez vous mettre en ménage, et vous me l'auriez peut-être donné pour que j'achetasse, avec, du pain ou du vin. . . , mais, sachez-le, ce pain ou ce vin brûlerait mes lèvres.

—Que signifie ?

—Vous avez oublié, monsieur, que mon père était capitaine dans l'armée française, qu'il a vaillamment gagné, par de bons et loyaux services, le ruban rouge qui ornaît sa boutonnière ; j'ai été élevée dans des principes d'honneur, j'aime mon pays, et je suis fière d'être Française ; vous voyez, monsieur, que nous ne pouvons nous entendre. Sortez d'ici, et que Dieu vous pardonne votre forfait !

Et ne pouvant plus longtemps contenir la douleur qui l'oppressait, Aline entra dans sa chambre et se jeta en pleurant sur son lit, laissant là Lucien et sa mère qui se regardant stupéfaits, terrifiés !

—Hélas ! ma pauvre enfant a perdu la raison, dit celle-ci.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria Lucien.

Évidemment, pour quiconque n'était pas au courant de ce qu'avait appris Aline, la pauvre fille déraisonnait, et il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, de démêler le sens des phrases incohérentes qu'elle prononçait.

Tous deux cherchaient vainement à se reconnaître au milieu de ce dédale ; au bout d'un moment, Mme Dufour dit à Lucien :

—Monsieur, je vous en prie, retirez-vous, il y a dans tout